

Le Réel et l'hallucination 2

En ce qui concerne le président Schreber, dont Lacan nous dit que ce n'est plus seulement la castration qui est forclosée, mais le Nom-du-Père, nous aurions cette autre description du phénomène : le père est bel et bien symbolisé, puisqu'il apparaît dans la réalité comme l'interlocuteur de Schreber, imaginé comme Dieu. Mais c'est un père qui a été tellement castrateur dans l'histoire du sujet, que ce dernier n'a plus qu'un recours pour éviter l'angoisse : se présenter en femme devant lui, ce qui est une autre forme imaginaire de la castration, et devant un « lui » imaginé comme absolument non castré, c'est-à-dire dépourvu des petites scories d'imperfection que le père de la réalité pouvait avoir. Ainsi, en lui confiant toute la puissance phallique possible, sous la forme de Dieu, tout en s'en privant totalement lui-même, le sujet peut-il espérer se concilier les bonnes grâces de ce père et ainsi s'épargner l'angoisse. De surcroît, le sujet peut du même coup s'imaginer à la place de la mère pour s'offrir au père afin d'engendrer l'humanité nouvelle. Mais cela ne suffit apparemment pas, tant la puissance du père semble sans limite. C'est toute vie qu'il convient de supprimer, y compris la sienne, d'où le fantasme de sa propre mort et de la fin du monde. Il a compris la castration, prise avec lui au point de se présenter en femme, sans le moindre petit lambeau de peau pour retenir quoi que ce soit. Il a compris aussi le castrateur, l'assumant dans la passivité jusqu'au dernier degré. Si, dans un premier temps, il peut se contenter de projeter dans l'imaginaire le père et la castration, dans un second temps, il régresse en effet dans le Réel, là où tous les autres hommes lui paraissent « baclés à la 6-4-2 », un peu comme les objets hétéroclites et indescriptibles de mes rêves. Comme de juste, cette fin du monde n'est que le crépuscule précédent l'aube de l'humanité nouvelle qu'il va engendrer, rejoignant sur un mode mégalomane tous ces rêves que j'ai peuplés d'images de mon origine, où je me fais, moi aussi, le géniteur de moi-même.

Je vais à présent raconter un rêve effectué dans la période de rédaction de ce texte. Il fait référence à cette ancienne hallucination, tout en apportant quelque élément nouveau.

Je rencontrai le médecin-chef dans un couloir comme ça m'arrive quelquefois sur mon lieu de travail. Après lui avoir serré la main, je lui demandai des explications sur les nouvelles mesures qu'il avait mises en place dans cette institution, discriminatoires à l'égard des psychologues. Il me semble que le médecin-chef avait instauré de nouvelles mesures contre les psychologues, encore plus discriminatoires. Mais comme, dans la réalité, je m'en foutais un peu, je lui demandais juste de m'expliquer, ce que je n'ai jamais fait en réalité. Je ne sais pas trop comment s'est passée notre discussion.

Dans la réalité, il s'agit de ceci : dans cette institution, les psychologues ne peuvent plus recevoir de patients en première intention. Tout nouveau demandeur doit d'abord voir un infirmier qui en rend compte au psychiatre, qui décide alors vers qui envoyer l'impétrant. Cette mesure est déjà en place depuis plus d'un an. Des collègues se sont battus contre. Peine perdue, c'est pourquoi je ne m'étais pas battu, je savais que ça ne servirait à rien. Sauf, éventuellement, à me faire battre en retour. En termes délicats : j'ai choisi de fermer ma gueule. Bien m'en a pris : les psychos qui se sont battus ont eu à essuyer quelques ennuis, tandis que moi, on me laisse tranquille. Enfin, je me plie à la mesure imposée, et voilà. L'impuissance est une castration, mais il n'y est fait aucune allusion jusqu'à présent. Dans la suite, ça va se présenter, nous allons le voir.

Cette partie de rêve dévoile un refoulé assez peu dissimulé. Je fais quelque chose que je me suis interdit de faire dans la réalité, j'en parle au médecin-chef. Le dévoilement porte seulement sur ceci : je m'en fous peut-être un peu moins que ce que je croyais.

Tout cela n'est guère que l'élément actuel déclencheur de la suite du rêve, que voici :

Je me retrouve dans un bureau, le mien, mais particulièrement blanc. Au-dessus de ma tête, un placard ouvert rempli d'objets hétéroclites, de documents entassés, des grandes feuilles roulées, et... une paire de chaussures. L'ensemble est aussi tout blanc, mais c'est un vrai capharnaüm qui risque de me tomber dessus à chaque instant.

Par contre je me retrouve menacé par... le Réel. Ce fatras entassé au-dessus de ma tête risque de me tomber dessus à tout instant. A présent, je le reconnais tout de suite pour ce Réel qu'il est. Ce n'est pas la castration, c'est ce qui n'a jamais été symbolisé. Ça prend la forme d'archives, donc d'écrits, mais ce sont des écrits illisibles puisqu'entassés, enfouis dans des piles de dossiers, donc, dans mon vocabulaire, des inscriptions. Il n'est fait aucune allusion à un contenu quelconque. Il rappelle les affiches lacérées et délavées du premier rêve raconté ici. Mais il est là, ce Réel, parce que je me suis empêché de parler dans la réalité, ce qui m'a ramené à la période où je ne savais encore pas parler. Le rêve restitue tout ce qui est condensé autour du thème de l'impuissance à parler.

En y regardant à deux fois, il y a quand même un contenu non négligeable : la grande feuille roulée, qui me fait penser aux grandes feuilles de Canson dont je me sers pour mes dessins. Je les range en effet dans mon placard, quand je m'en vais du dispensaire. Avec la paire de chaussures, elle fait phallus menaçant de tomber. Mais voilà, c'est ça : ce que je ne peux pas lire, ça ne prend qu'une forme symbolique possible, quoique voilée, celle de la castration qui menace. Autrement dit, la menace de ce qui est inscrit et non écrit ne se traduit que par la menace de castration qui, elle, est écrite par la différence corporelle. A moins que ce ne soit le contraire : ce qui est inscrit et non écrit n'est aucunement menaçant, mais comme la castration se trouve au bord, c'est elle qui colore ce non-contenu d'une valeur menaçante.

Je pourrais dire aussi : ce sont bien des écrits, mais je ne peux les lire, car ils sont refoulés, et ils sont refoulés car ils sont menaçants, comme la castration. Sauf que, comme sur la zone désorientée de la bande de Moebius, je n'ai aucun moyen de savoir si ce sont des écritures ou des inscriptions, en tout cas, pas dans ce rêve là. Quant à la feuille de papier Canson, c'est une feuille vierge qui me rappelle que tout ce blanc est le premier support d'une écriture possible, mais pas encore là, car non encore bordé. Ça me rappelle ces enfants avec lesquels j'ai travaillé et que certains diraient peut-être autistes, et qui passaient des séances entières à gribouiller sur le bord de la feuille de papier, débordant parfois sur le bureau : la première chose à écrire pour faire un dessin, c'est la feuille elle-même, c'est la limite du support, ce qui dit dans le même temps : écrire, c'est se limiter dans le gribouillage. Mon rêve dit quelque chose de similaire : à la base, ma perception du lieu étend la surface d'écriture, blanche sur l'ensemble, sans limite. La feuille de Canson, roulée et évoquant la forme phallique, écrit la première rencontre avec une limite, avec un bord.

Je rappelle le code que j'ai choisi : les écritures sont lisibles, même si c'est sous forme de texte codé, les inscriptions sont vouées à rester des traces illisibles, hors code.

Une fois examiné ce qu'il en est du rejet, puis du Réel, examinons à présent l'autre critère, celui qui fait indice majeur pour Lacan : celui de l'existence de l'autre. Dans le deux cas, il semble qu'il n'y en ait pas. Ni l'homme aux loups, ni moi, ne songeons une seule seconde que nous pourrions partager l'expérience de notre hallucination, pourtant codifiée dans un cas, et totalement hors code dans l'autre. Au point que, si je n'avais pas fait d'analyse, jamais je n'aurais pensé qu'un jour, j'avais eu une hallucination. Je pense d'ailleurs

que nous sommes fort nombreux à être dans ce cas, d'autant plus nombreux que l'hallucination n'a pas bonne presse. Avouer en avoir eu une, ne serait-ce qu'une fois, fait tout de suite peser de sérieux doute sur votre santé mentale, dans un monde qui, même chez les spécialistes, semble peuplé de trois races, les psychotiques, les pervers, et les normaux. Cependant en ce qui me concerne, la question d'en parler n'était jamais venue au jour avant ce moment de l'analyse où je m'en suis souvenu : ça n'avait tout simplement jamais existé.

D'un autre côté, lorsqu'une représentation est refoulée, c'est-à-dire admise à l'intérieur comme représentation, mais voilée sous une autre représentation métaphorique, il n'est pas dit que nous pensions à tout coup à en parler. Qui pense à faire part de ses rêves ? Qui, seulement, s'en souvient ? C'est, finalement assez rare de s'en préoccuper comme je le fais depuis des dizaines d'années. Et pourtant il s'agit de récits s'organisant dans un monde imaginaire, soutenu par des oppositions et des limites symboliques, sauf dans ces recoins Réels que j'ai bordés pour cet écrit.

Par conséquent, il semble que le critère « il n'y a pas d'autre », comme caractéristique de la psychose, me paraît aussi douteux que le critère « ça se présente à l'extérieur », sauf à dire ceci : devient psychose tout ce qui n'est pas écrit dans le langage clair de la vie de veille, c'est-à-dire aussi bien les représentations refoulées que les non-représentations originellement refoulées. Dire les choses ainsi rend encore plus juste l'écriture de la bande de Moebius avec la zone « indifférenciée » : ni dessus, ni dessous (inscription illisible : pas de repère), ou : et dessus, et dessous (écritures contradictoires)¹.

L'affaire de la discrimination des psychologues, je l'ai refoulée pour ne pas avoir d'ennuis. Donc, il y a un retour du refoulé. J'ai besoin d'explications. J'ai le désir d'en parler à un autre, c'est-à-dire au responsable de cette injustice, c'est-à-dire au castrateur. Je retrouve l'injustice qui m'a été faite face à mes grands frères, qui avaient des pouvoirs et des droits que je n'avais pas. En parler à un autre, c'est : soit tenter de symboliser quelque chose qui ne l'a jamais été (Réel), soit tenter de décoder quelque chose de symbolisé sous une forme voilée (refoulé). Sauf que mon désir d'en parler à un autre se cantonne ici au rêve, car je sais qu'à cet autre-là, il ne saurait être question d'en parler dans la réalité. Je réalise donc un désir dont je n'avais pas conscience jusque-là. Accessoirement, il me permet d'en parler à un autre autre, vous, lecteur.

J'ai mis l'accent d'abord sur le Réel puisque c'est le sujet de ce livre dans lequel vous avez déjà pu lire des foules de rêves avec des entassements d'objets hétéroclites (oris) dans lesquels j'ai appris à reconnaître le Réel, avec au bord, toujours quelque chose de phallique. Ça n'échappe pas à la règle, ici.

Je pense faire un subtil (ô combien !) mot d'esprit en jouant sur hétéroclites-oris. En fait, c'est bien ça dont il s'agit : la foule d'objets est là quelque part dans le même placard que l'absence de phallus remplacée par le clitoris. C'est du même ordre, c'est-à-dire illisible. Seul le phallus pourrait en donner une lecture, c'est la seule clef du placard. Voilà pourquoi, comme le disait Freud, le refoulé (symbolisé) est attiré par le refoulement originare (Réel). Il va se ranger dans le même placard de la mémoire. Seul le phallus peut venir à la place de « rien », comme la nature d'autrefois, qui avait horreur du vide.

Je reste aussi traumatisé d'avoir été mis au placard pendant trois ans et demi par un hôpital qui préférerait me payer à ne rien faire plutôt que de me voir produire des résultats avec les dits-autistes, comme ça avait été le cas auparavant, des résultats vérifiables par tous. Justement, comme j'avais écrit et publié cet avatar de ma carrière la semaine précédent ce rêve, je suppose que ça avait ouvert la porte du placard, en connexion avec ce que je vis

¹ Où nous retrouvons les catégories des théorèmes de Gödel : tout système formel contient forcément un indécidable (ni vrai, ni faux) et /ou un contradictoire (vrai et faux en même temps)

aujourd'hui, qui est pourtant incomparablement plus confortable que ce que j'avais vécu alors. Je suppose que ça pousse à sortir ce que j'ai tu pendant des années.

Ce silence doit donc se présenter en métaphore du manque de paroles provoqué par le sexe féminin. Des paroles existantes écrites dans ma mémoire, mais refoulées, se proposent en remplacement de ce qui n'a jamais pu trouver quelque représentation que ce soit, tout en laissant cependant des traces. Voilà pourquoi, dans le rêve, tout est si blanc. Le noir, c'est-à-dire l'écriture de l'absence, a été refoulé, de manière encore plus évidente que dans l'hallucination elle-même. Dans cette dernière, la dissociation des deux couleurs dans le temps m'empêchait de décoder qu'il fallait les lire en même temps, l'une au-dessus de l'autre. Alors je pouvais lire : sexe féminin et plus particulièrement sexe de ma mère, car je ne pouvais pas, à cette époque, en avoir aperçu aucun autre. Le noir des poils pubiens sous le blanc de la peau du ventre. J'ai fait des progrès parce qu'à présent je repère ça tout de suite, même s'il manque une couleur : ce sont bien les poils pubiens, témoignages de castration, qui sont refoulés, au profit d'une blancheur immaculée qui fait retour... sur absolument toute la surface disponible dans le décor du rêve. C'est dire l'étendue du traumatisme. Tout le noir, comme des lettres sur le papier blanc, c'est-à-dire l'inscription illisible de l'absence, tout a disparu, refoulé !... aspiré dans le cadre du refoulement originaire. Car, sur ce noir, rien de perceptible, en blanc, ne s'est jamais écrit, autrement dit, le phallus attendu à cette place n'y est jamais venu.

Telle est, selon moi l'origine même du symbolique, rejoignant cette fois la métaphore du livre égaré de la bibliothèque. Si le phallus manque à sa place, c'est qu'il y a donc un ordre engendré par la différence sexuelle qui, dès lors, va faire office de représentant de cette fonction d'ordre, instituant la représentation comme ce qui n'est pas à sa place, car le mot n'est pas à la place de la Chose que parce qu'il la remplace. Le mot, et plus généralement la représentation (la lettre, l'image...), laisse la Chose dans son monde chaotique, dont la trace reste pourtant présente. Le mot engendre un autre espace, dans lequel il y a un ordre qui laisse tomber la place de la Chose. Le livre égaré dans un autre rayonnement est comme l'hallucination du doigt coupé : il a été répertorié dans un ordre symbolique, puis rejeté de cet ordre par accident.

Donc, le Réel, c'est cette absence impossible à représenter dont cet hétéroclite illisible est la seule trace ; ce refoulé originaire, absence totale de représentation, impossible à voir, se métaphorise des inscriptions visibles, mais impossibles à lire, qui se métaphorisent à leur tour d'un refoulement proprement dit, des écritures difficiles à déchiffrer parce que codées, c'est-à-dire symbolisées... en termes de castration.

Je reviens donc à la différence entre mon hallucination et celle de l'homme aux loups. La mienne efface tout contour, c'est-à-dire toute écriture. Je pense que c'est une traduction de la perception de l'absence du phallus attendu : à la place, des poil pubiens, quant à eux inattendus pour l'enfant que j'étais. Un phallus aurait fait limite à ma perception : voilà, ça s'arrête là où on s'attend à le voir. L'absence semble avoir dissout toute limite : plus de contour, plus d'objet. Et, puisque la limite entre noir et blanc se présente néanmoins comme telle, c'est-à-dire comme coupure, elle est transposée dans le temps, ce qui a pour effet d'effacer la contiguïté dans l'espace. A l'inverse l'homme aux loups semble avoir « vu » sur le sexe féminin, le phallus qui n'y était pas, mais il en a rajouté un, coupé, mais tenant encore par un lambeau de peau, seule explication possible de ce vide. Ultime transposition, il a déplacé la coupure, non dans le temps, comme moi, mais dans l'espace : elle se situe au niveau du doigt.

Comme l'homme aux loups, il n'est jamais venu à l'idée d'en parler à quiconque. Ça n'avait pas d'autre possible. Ça n'est ressorti qu'après plusieurs années d'analyse. Cependant, si le doigt, chez l'homme aux loups, correspond à la feuille de dessin roulée dans mon rêve, je

pourrais me demander où est l'amas d'objets hétéroclites de l'homme aux loups. Je n'ai pas à faire d'hypothèse là-dessus. Je me bornerai à faire la différence entre ces indescriptibles, que j'ai mis du côté du Réel défini comme impossible (impossible à décrire), et cette hallucination de l'homme aux loups qui est très précise, jusqu'à cette mention du petit lambeau de peau.

Comme chez l'homme aux loups, mon hallucination m'est apparue dans l'extérieur. Chez lui, et selon le texte de Lacan cité, nous avons reconnu en cet extérieur la réalité. Ce n'était pas le Réel dont je parle, car il n'y a nulle indication, dans le récit rapporté, des traces illisibles que j'ai choisies de repérer par ce nom. Celle-ci peuvent bien être dans la réalité (à l'extérieur, comme dans mon hallucination) ou dans cette réalité que j'imagine en rêve (à l'intérieur, malgré ses apparences d'extérieur), elles restent hors symbolique et hors imaginaire ; elles sont donc Réelles, adjectif correspondant cette fois au substantif « Réel », et non à la réalité dont parle Lacan dans son analyse de l'homme aux loups par le biais de l'adjectif « réel ».

L'hallucination de l'homme aux loups n'ayant pas les mêmes caractéristiques, nous ne pouvons pas assimiler les deux. Peu importe celle qu'il faut appeler « psychose » ou pas. Ce n'est que le choix d'un mot. Il est beaucoup plus important de repérer la différence des mécanismes de formation.

L'exemple du doigt coupé de l'homme aux loups montre qu'il peut y avoir du symbolique si violemment rejeté qu'il apparaît dans la réalité, c'est-à-dire hors des limites du moi, qui sont imaginaires, puisqu'il s'agit de l'image du corps. L'expression « forclos du symbolique » n'aurait donc pas cours à ce niveau-là.

Le cas de mon hallucination des noirs et blancs montre qu'il y a un Réel hors du moi, et les indices que j'ai retrouvés dans mes rêves, de leur côté, ont découvert du Réel intérieur à moi... mais toujours extérieur au symbolique. La mienne se présente sans angoisse : pourquoi y aurait-il angoisse, en effet, si je ne sais absolument pas ce que ça signifie ? C'est bien parce que l'homme aux loups a repéré une menace pour son intégrité corporelle que la représentation de cette intégrité mise à mal revient accompagnée d'un affect si difficile.

En définitive on peut trouver du Réel à l'intérieur comme à l'extérieur du moi, et du symbolique à l'intérieur comme à l'extérieur du moi, l'image du corps faisant la limite intérieur-extérieur.

	Dans le moi	Hors du moi	
--	-------------	-------------	--

à présent préciser ce que Lacan appelait « forme symbolique » à propos du doigt coupé : il s'agit d'une métaphore imaginaire, d'une image, qui ne doit son existence qu'au travail du symbolique, travail inachevé dont témoigne le lambeau de peau. Ce que je nomme dès lors, « symbolique » dans le tableau suivant, qui rend compte des possibles localisations en fonction du dedans et du dehors, permet à une image de se manifester grâce au contour qui n'apparaît que grâce au trou que le symbolique met autour.

Ce tableau pourrait donner lieu à une lecture supposant que Réel et symbolique serait de la même étoffe, ou de la même consistance comme dirait Lacan. Mon expérience des rêves et de mon hallucination, m'incite plutôt à choisir cette définition de Lacan, issue du *Sinthome* : le symbolique, c'est le trou, le trou séparant une image du Réel qui, lui, reste dans le flou et l'indifférencié.

Symbolique	x	x
Réel	x	x

Nous devons donc reconnaître que l'hallucination de l'homme aux loups ne correspond pas à ce que Lacan a appelé « réel » en le liant à la non-symbolisation.

Dans les *Ecrits*², travaillant la question de la *Verwerfung*, dont il cherche à faire un concept nouveau appuyé sur le texte freudien, il cite cette traduction du commentaire de Freud sur ce mot : « il n'en voulait rien savoir au sens du refoulement ». Il interprète cette phrase comme l'assertion par Freud, déjà, d'un mécanisme qui n'a plus le sens du refoulement. Dans le contexte de Freud, oui, à cet endroit là précisément, il veut dire qu'il s'agit d'autre chose que du refoulement. Plus précisément il s'agit du refoulement originaire. Mais justement Freud ne parle pas de l'hallucination, mais de ce qui s'est passé avant, l'hallucination marquant le passage d'une situation à une autre, du Réel au symbolique et à l'imaginaire qui le soutient.

Il se trouve que, Lacan situant dès lors l'hallucination du doigt coupé dans ce qu'il appelle le réel, il lui vient cette délicieuse métaphore : « comme une ponctuation sans texte ». Pour le coup, voilà qui correspond parfaitement au blanc qui recouvre les murs de mon bureau dans le rêve que je viens de narrer. En revanche le doigt coupé n'a rien à voir avec cela. C'est bien un texte, racontant une histoire, courte, mais pas très bonne : il y a eu un avant, le doigt n'était-il pas intact ? un pendant, le voilà pendouillant à son lambeau de chair... et un après, tiens ! le revoilà comme avant ! entre l'interrogation et l'exclamation, reste un moment de suspens aux basques de la représentation... violemment refoulée, celle de la castration.

Un peu plus loin, ayant rappelé la phrase où Freud pointe qu'il s'agit d'une question du dedans et du dehors, Lacan écrit : « Il y a eu d'abord l'expulsion primaire, c'est-à-dire le réel comme extérieur au sujet. Puis, à l'intérieur de la représentation (*Vorstellung*), constituée par la reproduction (imaginaire) de la perception première, la discrimination de la réalité comme de ce qui de l'objet de cette perception première n'est pas seulement posé comme existant par le sujet, mais peut être retrouvé (*wiedergefunden*) à la place où il peut s'en saisir ». C'est tout à fait juste, nonobstant un petit bémol que je mettrais sur la diachronie entre l'expulsion primaire et la reproduction de la perception première sous forme de représentation : on ne peut pas logiquement concevoir une expulsion si n'est pas constitué un lieu d'où cette matière est expulsée. En fait, j'ai la conviction que le dedans se construit au même moment que le dehors, dans une même opération de séparation. Cela correspond assez, à mon sens, au schéma de la lettre 52 à Fliess, ultérieurement élaboré au chapitre 7 de la *Traumdeutung*, dont j'ai le sentiment que Lacan tente de se saisir ici à sa manière. Il faut donc rappeler que le schéma étant linéaire et chronologique (comme tente de le reprendre Lacan) Freud suggère qu'il faut le rendre circulaire, en faisant se rabouter l'extrémité perception et l'extrémité conscience. En effet ce qu'on symbolise en apprenant peu à peu le langage, on le fait par une série d'allers et retours, tournant autour du pot entre perception, mise en mémoire

² p. 388 de la *Réponse au commentaire de Jean Hyppolite*.

de la perception, élaboration grâce aux mots par lesquels l'entourage décrit et met en rapport images et sons, et nouvelle perception muni de ce bagage, ce qui construit la conscience, qui n'était pas absente de la première perception, sous cette forme floue du Réel dont j'ai repéré les traces dans mes rêves.

Mais, comme le livre, une représentation peut n'avoir pas été bien rangée à la place où le sujet peut s'en saisir. Il a pu lui-même effectuer ce dérangement dans l'extérieur, poussé par l'angoisse que cette représentation lui cause. Il a bien fallu une perception première du sexe féminin, imaginée comme un sexe masculin coupé. Ce n'est pas comme si le champ perceptif était resté d'une néantitude virginale, laissant en effet dans le Réel cette Chose impossible à imaginer sans faire appel à un livre dérangé de sa place, celui rempli de dessins assez comparables à ceux que l'on trouve si souvent graffité sur les murs vierges des lieux d'aisance publics. C'est dans cet imaginaire de la coupure castratrice, transférée sur le doigt que l'on reconnaît le passage par l'intérieur de l'appareil psychique. Ça n'a pas été laissé au dehors dans sa brutalité d'absence. C'est bel et bien passé à l'intérieur ça a subi les transformations de la métaphore avant d'être rejeté dans l'extérieur.

A mon avis, on repère la forclusion originelle bien mieux dans son concept de refoulement originaire, qu'il élabore dans le texte de 1915 sur le refoulement. Reste à savoir si la forclusion du Nom-du-Père peut être ramenée à la forclusion originelle. Je ne suis pas sûr. J'ai dans l'idée que la forclusion originelle, plus qu'un rejet, et un laissé pour compte de ce qui n'a pu être pris en charge par la représentation (l'expression est de Freud si je me souviens bien), c'est-à-dire par la fonction de représentation. La forclusion du Nom-du-Père me semble toucher la fonction comme telle, ce qui pourrait donc atteindre, par voie de conséquence, toutes les représentations produites. La parenté entre les deux vient de ce que, s'il y a des « Choses » laissées en reste par la fonction de représentation, c'est bien qu'elle n'accomplit pas complètement sa fonction, et c'est là qu'elle rejoint une forclusion du Nom-du-Père, qui signifierait un disfonctionnement total de la fonction. Un tel disfonctionnement peut-il être total ? Je ne l'ai constaté que dans ce que j'appelle l'autisme le plus régressé. Partout ailleurs, je n'ai constaté que des disfonctionnements temporaires ou localisés à certaines zones de la pensée.

Le parcours onirique que je viens d'accomplir indique qu'une telle forclusion existe bien à l'origine, qu'elle n'est pas un rejet, mais une impossibilité d'accès à la représentation. Cette forclusion première recouvre un réel, c'est-à-dire un impossible à symboliser. Ce réel est néanmoins présent dans la mémoire sous forme de traces que l'on peut repérer dans les rêves : mentions d'objets hétéroclites, souvent en grand nombre, souvent sales et cassés mais impossible à décrire dans leur détail. Ils sont là, mais on ne peut rien en faire. Ce n'est pas comme la représentation d'un objet qu'on peut facilement décrire puis interpréter : cette montagne à la pointe acérée dans mon rêve, elle a telle forme telle couleur, et au delà de sa description j'y reconnais bien entendu ce représentant d'un attribut corporel faisant défaut aux femmes. Ces amoncellements d'objets ne se laissent même pas décrire, on peut encore moins les interpréter : limite de la symbolisation, ils restent forclos du symboliques ; ils sont la trace de perceptions antérieures à l'acquisition du langage, et peuvent inclure aussi des sons indescriptibles autrement que par : borborygmes, babillages...

Pas pareil, donc, que lorsqu'une dame vient laisser parler ses démons en séance : ils parlent, donc usent de mots reconnaissables, mais elle ne les reconnaît pas comme sa parole. Ce qui est forclos, c'est le sujet de l'énonciation, pas les représentations. Elle a été exclue de son propre discours (qui est un discours symbolisé, puisqu'il est compréhensible) de la même façon que le sujet est exclu de la science... et des théories analytiques.

Le cas de mon hallucination des noirs et blancs montre qu'il y a un Réel hors du moi, et les indices que j'ai retrouvés dans mes rêves, de leur côté, ont découvert du Réel intérieur à moi... mais toujours extérieur au symbolique.

En définitive on peut trouver du Réel à l'intérieur comme à l'extérieur du moi, et du symbolique à l'intérieur comme à l'extérieur du moi.